

Qui peut trouver un sens à la vie dans ce monde étrange?

Stanley Péan, *La nuit démasque*, Montréal, Planète rebelle, 2000, 144 p., 19,95 \$.

Claude Péloquin, *Une plongée dans mon essentiel* suivi de *Les décavernés*, Montréal, Éditions Varia, 2000, 128 p., 18,95 \$

Pauline Michel, *Le papillon de Vénus*, Hull, Éditions Vents d'Ouest, 2000, 130 p., 15,95 \$.

Yvon Paré

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2001). Review of [Qui peut trouver un sens à la vie dans ce monde étrange? / Stanley Péan, *La nuit démasque*, Montréal, Planète rebelle, 2000, 144 p., 19,95 \$. / Claude Péloquin, *Une plongée dans mon essentiel* suivi de *Les décavernés*, Montréal, Éditions Varia, 2000, 128 p., 18,95 \$ / Pauline Michel, *Le papillon de Vénus*, Hull, Éditions Vents d'Ouest, 2000, 130 p., 15,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 36–37.

Stanley Péan, *La nuit démasque*, Montréal, Planète rebelle, 2000, 144 p., 19,95 \$.

Claude Pélouquin, *Une plongée dans mon essentiel suivi de Les décaavernés*, Montréal, Éditions Varia, 2000, 128 p., 18,95 \$.

Pauline Michel, *Le papillon de Vénus*, Hull, Éditions Vents d'Ouest, 2000, 130 p., 15,95 \$.



Qui peut trouver un sens à la vie dans ce monde étrange ?

Certains fuient la réalité et la transcendent. D'autres se retroussent les manches, circulent avec les humains, plongent dans l'eau trouble et remontent à bout de souffle, à bout d'espérance.

D'autres encore ne savent que se regarder dans le miroir et répéter « je » comme si c'était le but et la fin de l'univers.

RÉCIT
Yvon Paré

LES NOUVELLES DE STANLEY PÉAN, regroupées sous le titre de *La nuit démasque*, ont toutes été publiées dans des revues du Québec. L'éditeur ne signale pas si elles ont été reprises dans l'ordre de parution ou s'il a fait son propre choix. Un peu dommage parce qu'elles témoignent du cheminement et des préoccupations de l'auteur au cours des dernières années.

Bien sûr, on reconnaît la « manière Péan », sa propension à flirter avec le fantastique et l'irrationnel, sa façon de démontrer que la réalité est autre. Il suffit d'être attentif, de ne pas se laisser distraire et une autre réalité s'impose. Cette autre « mesure du réel » est souvent brutale, aveugle et mortelle. Nous pénétrons dans des lieux où les pulsions dominent, où des forces implacables broient les êtres et les choses. Péan bouleverse, heurte et parfois fait sourire. Ses personnages ne sont jamais simples même si ce sont souvent des gens ordinaires, des hommes ou des femmes qui vont comme des perdus dans la vie. Des êtres aiguillonnés par la vengeance ou plus simplement bousculés par les événements. Ils ont eu la malchance d'être là au mauvais moment. Parce que chez Péan, l'espace est parsemé de trous ou de « passages ». Il suffit d'ouvrir une porte par distraction ou volontairement, et le personnage est happé, poussé dans une réalité où il ne contrôle plus rien.

De son œil unique, elle ne voit plus très bien ce qu'elle est devenue. En ce pays trop aveugle pour discerner sa grandeur, elle fait figure de reine : une souveraine pas mal triste, sans réelle souveraineté. Montréal ne dort que d'un œil. L'autre paupière ne se referme jamais entièrement et cette plaie purulente, sexe moite de pute sur le retour d'âge, enfante les spectres affamés de ses insomnies ballucinées... (p. 73)

L'expérience restera inoubliable, initiatique et fera douter de la réalité et de l'existence. Le témoin est marqué, foudroyé par une « vérité » qui dépasse l'entendement humain. Et il y a toujours la bascule, ce doigt qui se retourne vers le lecteur. Cela pourrait nous arriver à nous aussi, imprudent lecteur.

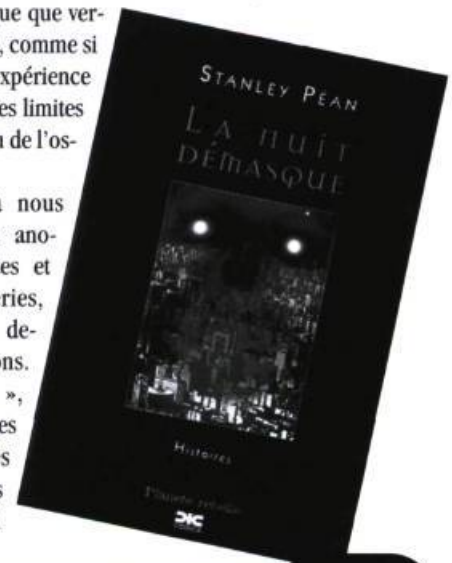
Pourtant il a existé. Nous le savons tous. Nous nous souvenons de ce qu'il représentait et des raisons de sa mort : étranger en terre étrangère, bouc émissaire idéal sacrifié au nom de notre bigoterie et de notre bonne conscience. (p. 37)

La manière de Péan tient à la fois de la légende, du conte ou de la nouvelle traditionnelle. Tous les genres sont enchevêtrés et régurgités. Cette manière donne souvent des pages intolérables. Une violence décrite cliniquement, insupportable dans « Brasiers ». Parce que la violence chez Péan est tout autant physique que verbale. Il bouscule le langage, comme si chaque fois le texte était expérience langagière pour soupeser les limites du racisme, de l'horreur ou de l'ostacisme.

Péan nous apprend à nous méfier des conversations anodines, des blagues sexistes et racistes. Ces plaisanteries, quand elles s'incarnent, deviennent des abominations. « Monsieur Toulemonde », « Brasiers » sont des textes dont il faudrait lire des extraits dans les émissions d'humour où l'on vole au ras des pâquerettes.

En faisant bien attention de ne pas toucher aux vomissures, Ti-Coune et Louis soulèvent le sale nègre par le collet, pour mieux lui administrer les derniers soins. Georges a saisi un bout de planche cloutée avec lequel il frappe frappe frappe l'hostie-de-chien-à-marde-de-sale nègre à la tête encore encore encore. (p. 82)

Péan dévoile ce que l'on cache, ce non-dit que l'on n'ose jamais effleurer et que tous évitent dans les conversations. Autant demeurer sur nos gardes avec Stanley Péan, se méfier de la nostalgie ou des « blues ». Les retours sentimentaux dans « Revoir Limoilou » ou encore « Remonter le fleuve » se présentent pour broyer l'antagoniste. Le passé est une porte qu'il ne faut jamais ouvrir. D'autres occupent l'espace et vous y êtes un étranger.

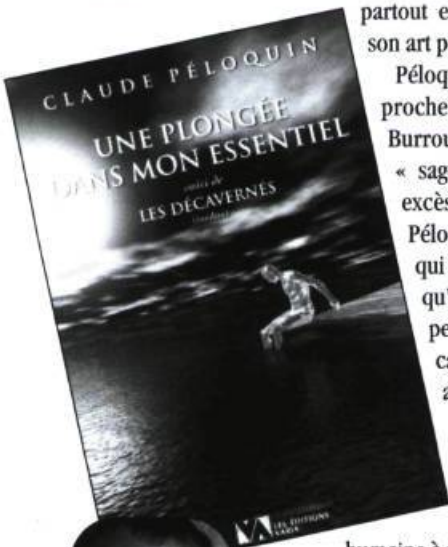


Stanley Péan

Des pages fortes, très denses et déroutantes. Péan ne fait jamais dans la dentelle et il prend un malin plaisir à nous étourdir, à nous déséquilibrer. Nous refermons *La nuit démasque* en ne regardant plus le monde de la même façon. N'est-ce pas le propre de la littérature ?

Le retour du « je »

Claude Péloquin reprend dans *Une plongée dans mon essentiel* un texte paru en 1985 chez Guernica. Les Éditions Varia ont cru bon de rééditer l'ouvrage et d'y ajouter quelques inédits. Péloquin tentait dans ce récit autobiographique de cerner ce qui le motivait, ce qui le faisait courir un peu partout en ameutant les foules. Il livrait son art poétique ou sa vision de l'écriture.



Claude Péloquin

Péloquin a choisi un cheminement proche de celui de Kerouac ou de Burroughs. Ces excessifs cherchaient la « sagesse » en se livrant à tous les excès et à tous les dérèglements. Péloquin a bu, couru, baisé tout ce qui portait jupon. Du moins, c'est ce qu'il affirme avec une insistance un peu suspecte. Mégalomane, provocateur, excessif, ridicule ou flirtant avec la sainteté, il tire sur tout ce qui bouge, gifle et harangue ses contemporains.

Kerouac mourait avalé par ses excès, transformé en loque humaine à peine capable de balbutier devant les caméras. Serge Gainsbourg a donné aussi cette représentation lamentable dans les dernières années de sa vie. Péloquin a eu la sagesse de se retirer à Eleuthera, une île des Bahamas, pour se refaire une santé. Parce que, peu importent les facéties du « pourfendeur de la mort », la vie demeure fragile et tributaire du temps. On n'abuse pas d'elle sans en payer le prix.

Son écriture témoigne aussi de ces excès parce que Péloquin emprunte toutes les directions, donne un texte qui tient à la fois de la réflexion philosophique, de l'autobiographie, du témoignage, du questionnement ontologique et de la méditation mystique. Pourtant, la réflexion tourne souvent aux formules, aux bravades et aux images qui sonnent comme des slogans publicitaires. Jouant les grands initiés, il effleure la réflexion et n'affronte jamais la pensée. Péloquin livre surtout son angoisse de vivant face à la mort. Jamais, trop convaincu de son génie et de sa transcendance, il ne creuse et ne produit un récit consistant, fouillé et particulièrement novateur. Il y a bien ici et là des éclats qui vous arrêtent, mais peut-il en être autrement quand on écrit comme un Rambo qui fonce dans un centre commercial en visant tout ce qui bouge.

Au Canada français depuis 1963 — on a tenté de saboter mon œuvre en disant que j'étais farfelu/fou/drogué et anti-national. J'ai donc conclu que j'étais effectivement international et visionnaire. Quelques rares esprits ont cependant vu clair — je les en remercie. C'est cette belle certitude que nous nous en allons tous allègrement dans la tombe qui m'a fait consacrer toute ma vie à ouvrir le possible par l'écriture. (p. 69)

Ces textes révèlent surtout un ego démesuré. Le « je » de Péloquin, capable d'avalier la terre, hante ce texte, lance toutes les phrases et n'arrête

jamais de chanter sa propre gloire. Passons sur les outrances, le sexisme et les mastications mystiques ; oublions ce ton suffisant et prétentieux. Péloquin restera un provocateur qui a su particulièrement bien utiliser les médias. Ses textes touffus, bâclés, souvent maladroits, deviennent vite redondants. Et même s'il a cru bon de s'entourer de commentateurs qui font sa louange, « l'essentiel » de Péloquin demeure un texte mineur après quinze ans. Claude Péloquin aura peut-être été avant tout le poète du divertissement et de la mystification.

Le monde du rêve

Pauline Michel a jugé bon de demander un texte de présentation à Marie-Claire Blais pour *Le papillon de Vénus*. Un procédé qui demeure périlleux parce que l'auteure se met beaucoup de poids sur les épaules. Le lecteur s'attend à s'aventurer dans un texte exceptionnel.

Pauline Michel possède le sens de l'image, mais il en faut plus pour s'aventurer sur les traces d'*Alice au pays des merveilles*. Si les débuts sont prometteurs, on déchant vite. Emma adulte perd de sa magie et devient une enfant un peu égarée que le monde écrase.

Le hic vient surtout du rythme donné au récit.

Pauline Michel nous entraîne à une vitesse foudroyante dans le temps, ne nous permettant jamais de nous accrocher au personnage pour le sentir, le voir, le respirer et y croire. Emma reste une abstraction, une sorte d'image qui permet à l'auteure de jouer avec les phrases sans jamais s'attarder au dur labeur de construire un monde et de l'étoffer. Emma a cinq ans en ouverture du récit et il faut à peine dix pages pour la retrouver à l'âge adulte, blessée par un grand amour et une déception qui ne la quittera plus.



Pauline Michel

Emma passe quinze ans à vivre ainsi, sans autre présent que la contemplation de la nature et sans illusion sur l'avenir. Elle range sa vie dans la pénombre. Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose. Des heures pour le travail. D'autres pour la danse. D'autres pour le chant. D'autres pour les rencontres. Le monde perd toujours plus de son pouvoir de beauté. (p. 25)

Le merveilleux ne lève pas et nous restons à la surface des choses. Le papillon qui mute nous fait songer aux voyages de Dorothy au pays du *Magicien d'Oz* ou à *Alice au pays des merveilles*. Mais les chaussures sont grandes pour Emma qui n'a pas la force, la consistance qu'il faudrait pour suivre ces illustres fillettes qui ont affronté des mondes magiques et toujours en mouvance. Bien sûr, il y aura la lumière, la connaissance peut-être, l'amour et la paix, mais cela reste conceptuel et virtuel. *Le Petit Prince* n'a pas à s'inquiéter, Emma ne viendra pas bouleverser sa planète. La fable tourne court et s'enlise dans des images un peu plaquées.

Il manque un fluide, une chaleur, une magie à ce texte, une folie peut-être qui va au delà des phrases joliment sculptées.